

Présence des Suisses à la Légion étrangère : les terres chaudes du Mexique

Autor(en): **Quartier, Vincent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **136 (1991)**

Heft 4

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-345088>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Présence des Suisses à la Légion étrangère

Les Terres Chaudes du Mexique

par l'adjudant sous-officier Vincent Quartier

Mai 1862. Sidi Bel Abbès. Les officiers de la Légion grognent! Depuis la fin de la campagne d'Italie, il y a trois ans, les légionnaires avaient repris leurs travaux de construction en Algérie, et cette vie de garnisons et de chantiers commence à peser sur les gradés et la troupe qui avaient pris part aux combats contre les Autrichiens. Pourtant la France est à nouveau engagée dans un conflit et cette fois loin de la vieille Europe! Ses troupes, et parmi elles le 2^e Régiment de zouaves, vieux compagnon de la Légion, ont débarqué au Mexique et piétinent devant Puebla.

Le Mexique, ce pays d'Amérique, est en proie à d'incessantes luttes pour le partage du pouvoir depuis les révoltes contre l'Espagne: celle du curé Hidalgo tout d'abord (1810), de Morelos (1813), de Mina et Guerrero, et finalement, d'Augustin Iturbide (1821). Ensuite, le général Santa-Anna, leader du parti conservateur, prendra le pouvoir jusqu'en 1853, date à laquelle il sera renversé. Juarez publie alors son manifeste de Guanajuato, ce qui provoque une guerre civile de trois ans. Finalement, un régime libéral est mis en place, mais le parti conservateur continue à lutter et intrigue pour obtenir une aide de l'Espagne, puis de l'Angleterre et de la France. Un attentat contre le Ministre de France à Mexico va précipiter les choses: en dé-

cembre 1861, un premier contingent français quitte l'Europe pour le Mexique. Lâchée par l'Espagne et l'Angleterre, la France dépêche un second renfort sur place, mais la Légion n'en fait toujours pas partie. Un troisième départ est prévu pour le mois de juillet 1862



Légionnaire d'un escadron du Régiment étranger, Mexique 1865. (Dessin du sergent-chef Burda. 1970)

et, cette fois, il est certain que la Légion sera du voyage. Mais aucun ordre en ce sens ne parvient à Sidi Bel Abbès. Les officiers n'y tiennent plus et font parvenir une pétition demandant à l'empereur Napoléon III la faveur de combattre au Mexique. Cette façon cavalière de sauter la voie hié-

rarchique ne sera pas du tout appréciée en haut lieu, et l'on punira même de 15 jours d'arrêts les officiers les plus anciens en grade, mais l'appel a été entendu: Napoléon III enverra la Légion étrangère au Mexique!

Pourtant les mois passent, sans autres nouvelles. En novembre 1862, Sidi Bel Abbès est en ébullition: «Grande rumeur dans la ruche!» note Gabriel de Diesbach, un jeune sous-lieutenant fribourgeois¹, mais c'est un faux départ et il faudra attendre le 15 janvier 1863 pour que le colonel Jeanningros, nouveau commandant de la Légion depuis mars 1862, reçoive l'ordre de se tenir prêt au départ.

Gabriel de Diesbach-Torny

Ce comte fribourgeois est né en 1830, en ville de Fribourg. Son père², Philippe, avait commandé la compagnie des Cent-Suisses sous la Restauration et il décède alors que son fils a douze ans. Sa veuve se remarie avec un aventurier qui va rapidement dilapider la fortune familiale et, par manque d'argent, le jeune Gabriel va devoir renoncer à

¹ Camerone, Pierre. Sergent. Fayard 1980.

² Philippe de Diesbach-Torny (1778-1842), Lieutenant, puis Grand Juge de la Compagnie des Cent-Suisses.

épouser la fille de son cœur. Par dépit, il décide donc d'embrasser le métier des armes, comme son père. Il s'engage dans la Brigade suisse, en 1856, mais la création de celle-ci échoue devant le manque d'engagements. Les Suisses déjà engagés vont former alors le 1^{er} Régiment étranger, qui tiendra garnison à Philippeville d'abord, puis à Sétif. Gabriel de Diesbach participera ensuite à la campagne d'Italie et rejoindra l'Afrique du Nord en 1859 avec son régiment.

Départ pour le Mexique

Cette fois, c'est la bonne ! La Légion se prépare à rejoindre les troupes françaises engagées au Mexique. Deux bataillons à sept compagnies plus la Compagnie hors rang et la musique, soit 2000 légionnaires, seront de l'aventure.

Ils porteront la «basquine», tunique courte, bleu foncé, ouverte sur le côté, au col jonquille, ainsi que des jambières en cuir prolongées par des guêtres blanches. Le pantalon bouffant et s'arrêtant aux genoux ainsi qu'une large ceinture en tissu sont de couleur rouge. La coiffe sera d'abord le chapeau de paille réglementaire de la Marine, que les hommes remplaceront bien vite par le fameux sombrero indigène. La Légion sera équipée de la carabine Minié à canon rayé (Claude Minié, ancien chasseur d'Afrique, est l'un des inventeurs du système de la balle cylindro-ogivale forcée dans les rayures du canon).

Le régiment embarque le 9 février 1863 à bord du *Saint-Louis* et du *Wagram*. Le *Finistère* charge le matériel ainsi que des mules. Le sous-lieutenant Gabriel de Diesbach regarde s'éloigner la rade de Mers el-Kébir. Encore une nouvelle campagne : après l'Italie, le Mexique ! Que c'est loin ! D'autres Suisses embarqués font certainement la même réflexion, et parmi eux, le sergent Schaffner, un Bernois, et le caporal Amé Favas, un Vaudois.

Le 6 mars, la flottille fait escale à Fort-de-France et les hommes reçoivent l'autorisation de débarquer. Le lendemain de l'arrivée, de Diesbach commence à souffrir d'un mal de gorge et il doit s'aliter. Ses camarades réembarquent le 11 mars, alors qu'il est laissé pour mort à l'hôpital. Les médecins qui l'examinent le croient perdu : il souffre en effet d'une angine diphtérique. Mais Gabriel de Diesbach est solide et il reprend des forces petit à petit, si bien qu'il peut monter à bord du *Rhône*, le 17 mars, à destination de Veracruz où il débarque finalement le 1^{er} avril 1863.

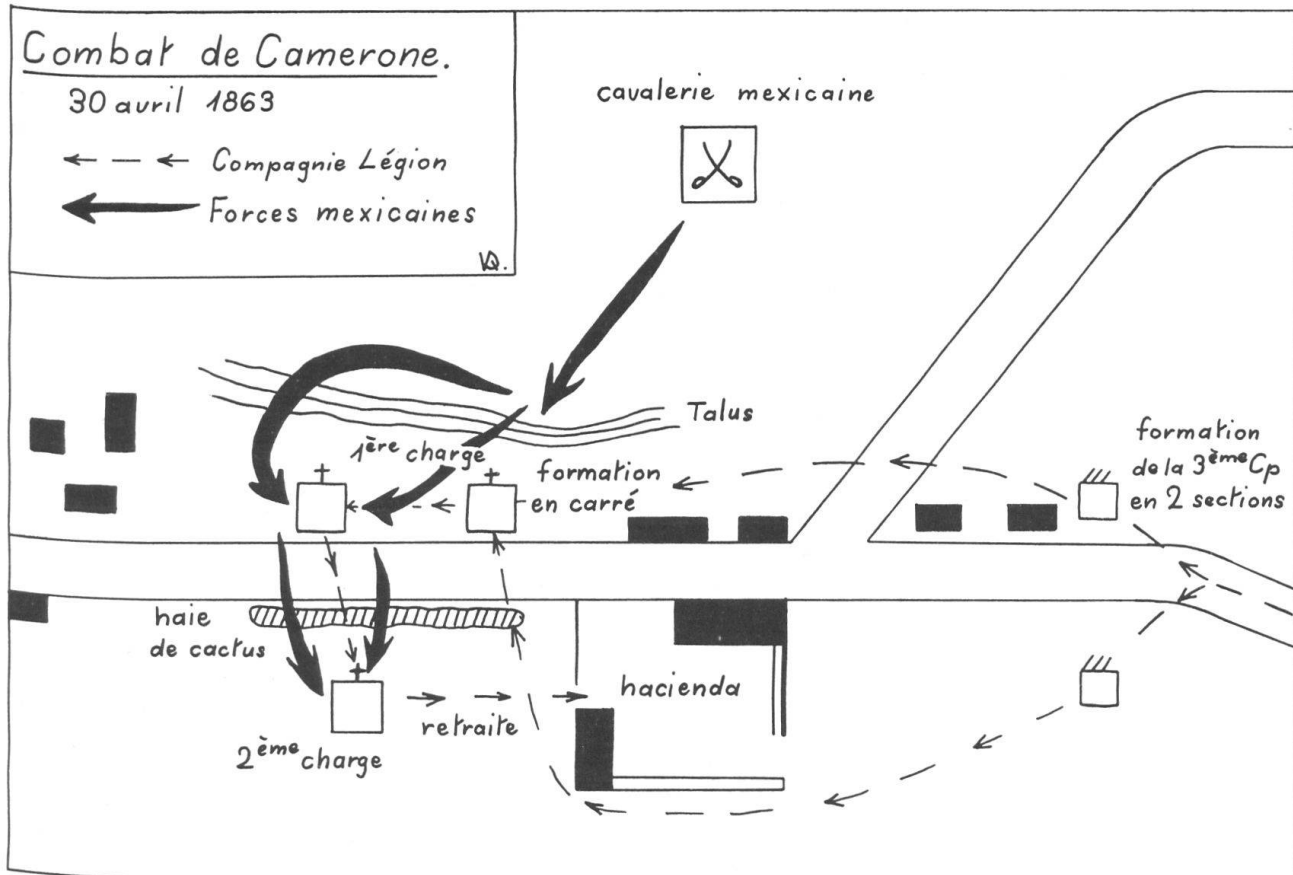
A cette époque, l'armée française assiège toujours Puebla, et de nombreux convois de ravitaillement sont nécessaires pour soutenir les troupes de siège. La Légion étrangère avait reçu pour mission d'escorter ceux-ci entre Veracruz et Córdoba. Cette région, appelée «Les Terres Chaudes», est située en zone tropicale, et de nombreuses maladies frappaient les soldats qui opéraient dans celle-ci : le paludisme, le typhus et sur-

tout la fièvre jaune. Elle restera connue sous le nom de «vomito negro», car ses victimes mouraient en vomissant un sang épais et noir. Il semble que la Légion était considérée comme troupe à sacrifier par le Commandement français, si l'on croit le communiqué du général en chef adressé à Paris : «Que les familles se rassurent, l'armée, campée sur les hauts plateaux, jouit d'une parfaite santé. La Légion seule occupe les Terres Chaudes.»

Le combat de Camerone

Cette campagne du Mexique aura pour la France l'avant-goût des guerres d'Indochine et d'Algérie. L'ennemi est insaisissable ; mi-civil, mi-partisan, il est partout et nulle part. Déjà, la Légion monte des compagnies indigènes commandées par des officiers français et composées d'Indiens mexicains.

Un ingénieur en génie civil, Monsieur de Stoeklin, citoyen suisse, que de Diesbach connaissait depuis l'enfance, avait monté une unité de contre-guérilla dont le commandement sera repris, le 20 février 1863, par le colonel Dupin. C'était une formation composée de cavaliers mexicains qui vivaient comme les guérilleros et qui connaissaient le pays à fond. La méthode sera reprise, bien plus tard, en Indochine, avec les commandos de choc de Trinquier, ainsi qu'en Algérie, où des fellagas ralliés formèrent des groupes de contre-guérilla, mais cela est une autre histoire...



De Diesbach va ensuite effectuer, avec la 5^e compagnie, quelques missions d'escorte de convois, mais la maladie décime les légionnaires. Sur un effectif de 110 hommes au départ d'Algérie, l'unité ne compte plus qu'une cinquantaine d'hommes valides vers la fin avril 1863 et la section de de Diesbach comprend en tout et pour tout 8 hommes. Le sous-lieutenant fribourgeois va pourtant vivre un sérieux accrochage avec une bande rebelle dans la région de Palo Verde, le mardi 28 avril. Il en fait le rapport, mais personne ne semble croire la région dangereuse, de nombreux convois ayant traversé la région sans incidents, hormis la vision lointaine de quelques cavaliers, et la vigilance s'émousse gentiment.

Pourtant, les événements qui se préparent vont donner raison à l'inquiétude de Gabriel de Diesbach.

Un lourd convoi avait quitté Veracruz pour ravitailler les assiégeants de Puebla et devait arriver le 30 avril à La Soledad. Il comportait de l'artillerie lourde, du ravitaillement ainsi qu'une forte somme d'argent destinée à solder les hommes. Les espions mexicains en place dans le port de Veracruz avaient signalé le départ de ce convoi à leurs chefs qui dépêchèrent des renforts dans les Terres Chaudes afin de s'emparer de ce butin fort tentant.

Par chance, une Indienne, dont l'ami conduisait un chariot du convoi, avait appris par hasard les risques que courait la colonne. Pour sauver son fiancé, elle se

rendit auprès du colonel Jeanningros à Chiquihuite et l'avisa de ce qui se tramait. Le commandant de la Légion est hésitant: doit-il croire cette femme inconnue? Le risque est trop grand, aussi décide-t-il de l'envoyer prévenir les deux compagnies d'escorte, qui attendent le convoi à La Soledad, d'arrêter celui-ci afin d'attendre du renfort. Son adjudant-major, le capitaine Danjou, un vétéran de la Crimée et des combats d'Italie, lui propose alors de partir avec la seule unité disponible jusqu'à Palo Verde afin de renforcer l'escorte du convoi, dans le cas où il n'aurait pu être prévenu. Cette unité, c'est la 3^e compagnie; dans ses rangs, on retrouve le sergent Schaffner et le caporal Favas qui avaient quitté Oran en

même temps que le sous-lieutenant de Diesbach. Le colonel Jeaningros accepte l'idée du capitaine Danjou et lui en confie la réalisation, car le commandant titulaire de la 3^e compagnie est absent. Le 30 avril 1863, à 1 heure du matin, la 3^e compagnie, qui compte 62 hommes et 3 officiers, se met ainsi en route. Ses légionnaires ignorent encore qu'ils commencent à vivre une tragique épopée que l'on commémorera toujours 120 ans plus tard. Pour la suite de cette histoire, je préfère vous livrer le texte officiel qui est lu, chaque année, le 30 avril, devant le front des unités Légion³:

... Elle (la 3^e compagnie) avait parcouru environ 20 kilomètres, quand, à 7 heures du matin, elle s'arrêta à Palo Verde pour faire le café. A ce moment, l'ennemi se dévoile et le combat s'engage aussitôt. Le capitaine Danjou fait former le carré, et, tout en battant retraite, repousse victorieusement plusieurs charges de cavalerie, en infligeant à l'ennemi des premières pertes sévères.

Arrivé à hauteur de l'auberge de Camerone, vaste bâtisse comportant une cour entourée d'un mur de 3 mètres de haut, il décide de s'y retrancher pour fixer l'ennemi et retarder ainsi le plus possible le moment où celui-ci pourra attaquer le convoi.

Pendant que ses hommes organisent à la hâte la défense de cette auberge, un officier mexicain, faisant valoir la grosse supériorité du nombre, somme le capitaine Danjou de se rendre. Celui-ci fait répondre: «Nous avons des cartouches et nous ne

nous rendrons pas!» Puis, levant la main, il jura de se défendre jusqu'à la mort et fit prêter à ses hommes le même serment. Il était 10 heures. Jusqu'à 6 heures du soir, ces soixante hommes, qui n'avaient pas mangé ni bu depuis la veille, malgré l'extrême chaleur, la faim, la soif, résistent à deux mille Mexicains: 800 cavaliers, 1200 fantassins.

A midi, le capitaine Danjou est tué d'une balle en pleine poitrine. A 2 heures, le sous-lieutenant Vilain tombe, frappé d'une balle au front. A ce moment, le colonel mexicain réussit à mettre le feu à l'auberge.

Malgré la chaleur et la fumée qui viennent augmenter leurs souffrances, les légionnaires tiennent bon, mais beaucoup d'entre eux sont frappés. A 5 heures, autour du sous-lieutenant Maudet, il ne reste que douze hommes en état de combattre.

A ce moment, le colonel mexicain rassemble ses hommes et leur dit de quelle honte ils vont se couvrir s'ils n'arrivent pas à abattre cette poignée de braves. (Un légionnaire, qui comprend l'espagnol, traduit au fur et à mesure ses paroles.) Les Mexicains vont donner l'assaut général par les brèches qu'ils ont réussi à ouvrir mais, auparavant, le colonel Milan adresse encore une sommation au sous-lieutenant Maudet; celui-ci la repousse avec mépris.

L'assaut final est donné. Bientôt, il ne reste autour de Maudet que cinq hommes (valides): le caporal Maine, les légionnaires Catteau, Wenzel, Constantin, Leonhart. Chacun garde encore

une cartouche; ils ont la baïonnette au canon et, réfugiés dans un coin de la cour, le dos au mur, ils font face; à un signal, ils déchargent leurs fusils à bout portant sur l'ennemi et se précipitent sur lui à la baïonnette. Le sous-lieutenant et deux légionnaires tombent, frappés à mort. Maine et ses deux camarades vont être massacrés quand un officier mexicain se précipite sur eux et les sauve; il leur crie: «Rendez-vous!»

«Nous nous rendrons si vous nous promettez de relever et de soigner nos blessés et si vous nous laissez nos armes.» Leurs baïonnettes restent menaçantes. «On ne refuse rien à des hommes comme vous», répond l'officier.

Les soixante hommes du capitaine Danjou ont tenu jusqu'au bout de leur serment; pendant onze heures, ils ont résisté à deux mille ennemis, en ont tué trois cents et blessé autant. Ils ont, par leur sacrifice, en sauvant le convoi, rempli la mission qui leur avait été confiée.

L'empereur Napoléon III décida que le nom de Camerone serait inscrit sur le drapeau du Régiment étranger et que, de plus, les noms de Danjou, Vilain et Maudet seraient gravés en lettres d'or sur les murs des Invalides, à Paris.

En outre, un monument fut élevé, en 1892, sur l'emplacement du combat. De-

³ C'est le 30 avril 1906, à Ta Lung (Tonkin), que sera célébré pour la première fois l'anniversaire de Camerone par une unité Légion.

puis, lorsque les troupes mexicaines passent devant le monument, elles présentent les armes.

La 3^e compagnie est décimée: les trois officiers sont morts, ainsi que quarante-neuf sous-officiers et légionnaires (tués au combat ou décédés plus tard de leurs blessures). Parmi les survivants, on compte notre Benoît, le sergent Schaffner. Un journal de l'époque, le *Heraldo*, de Mexico, dans son numéro du 16 mai 1863, qui relate le combat, dit de Schaffner qu'il est blessé par des décombres à la face (*herido por los escombros en la cara*)⁴.

Après cette tragique leçon de Camerone (certains ouvrages parlent également de Camaron), les escortes de convois reprennent et la Légion sera bien employée à cette tâche, dans l'atmosphère lourde et fétide des Terres Chaudes. Cela devient monotone et notre ami de Diesbach commence à

perdre le moral. Il n'a plus de nouvelles de son frère Alfred, lieutenant dans les Chasseurs de la Garde Impériale⁵, et il est fort déçu de n'avoir pas été décoré par le maréchal Forey lors de son passage. Alors, que fait-il? Tout simplement, comme tous les militaires mal occupés qui broient du noir, il fait la noce! Il engloutit ses quatre cents francs de solde mensuelle dans des foires carabinées avec des compagnons, mais il se lasse vite de cette ambiance de corps de garde. En décembre 1863, il est promu adjudant-major et il reçoit une nouvelle affectation à Córdoba.

D'autres Suisses rallient à leur tour le Mexique

En janvier 1864, un renfort pour le Mexique embarque à Oran; dans ses rangs, un jeune lieutenant d'Olten, Johann Edouard Trog. Né en

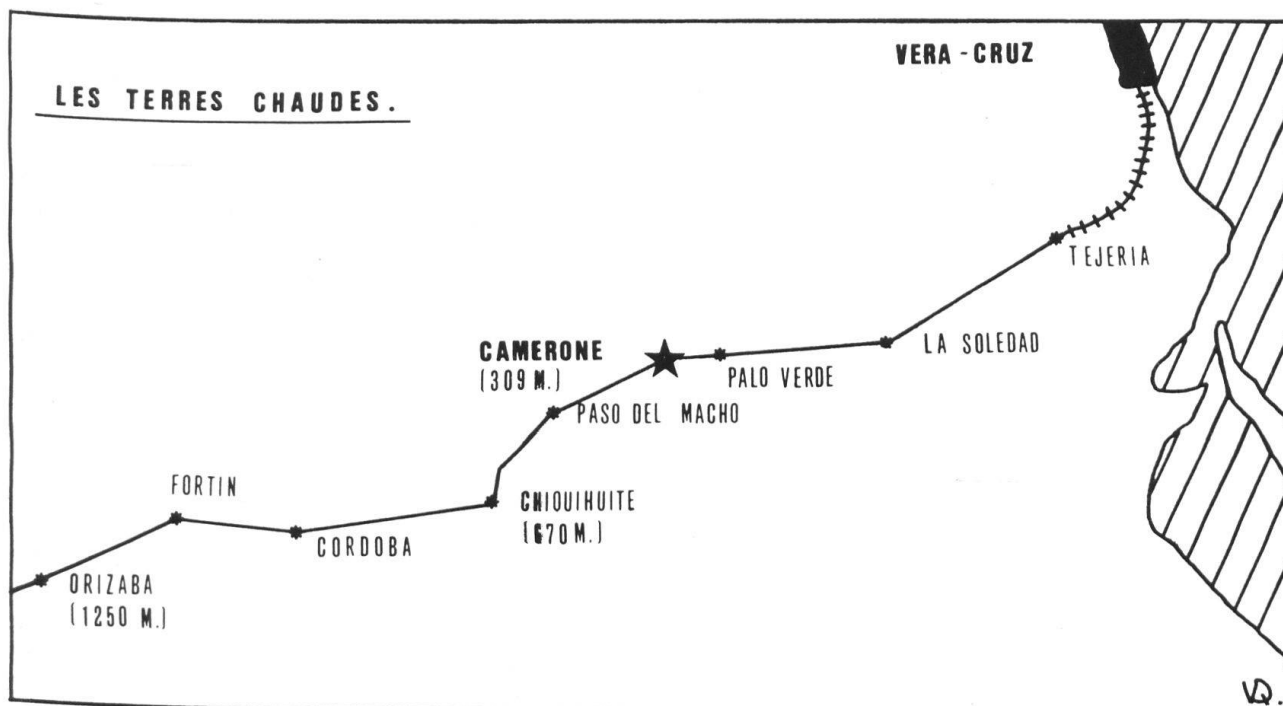
octobre 1834, c'est, curieusement, grâce à sa sœur qu'il va s'engager à la Légion. En effet, cette sœur deviendra l'épouse du colonel Bonaventure Meyer⁶, également d'Olten, qui commandera le 1^{er} Régiment de la 2^e Légion suisse, voulue par Napoléon III et constituée par l'ancien Conseiller fédéral Ochsenbein. Cette tentative de créer une Légion suisse échouera à la suite du manque d'engagements et ses effectifs versés à la Légion étrangère.

Après une campagne contre les Kabyles, en 1857, Johann Trog participera à la bataille de Magenta, en

⁴ Camerone. Pierre Sergent. Fayard 1980.

⁵ Alfred de Diesbach-Torny (1827-1870). Plustard Capitaine d'infanterie au 39^e et au 81^e Régiment de ligne.

⁶ Johann Edouard Trog. Adolph Merz, traduit par J. R. Bory. Revue Versailles.



1859. Promu lieutenant, il rejoindra donc ses camarades légionnaires dans les Terres Chaudes du Mexique. De retour en Europe, il poursuivra sa carrière dans l'armée française, participera à la guerre de 1870 et quittera le métier des armes en 1894, avec le grade de Lieutenant-colonel. Johann Trog s'éteindra le 16 novembre 1906 à Dijon, à l'âge de 69 ans. Le Musée d'Olten conserve de nombreux souvenirs de ce brillant officier suisse au service de la France.

Le 1^{er} avril 1864, un nouveau bâtiment transportant des renforts quitte l'Europe, c'est la frégate *La Dryade*. A son bord, un Zurichois nommé Heinrich Spinner; il est né le 28 septembre 1845 à Aeugst sur l'Albis. Aimant la vie militaire et avide d'aventure, il s'engage à la Légion étrangère le 2 janvier 1864 à Strasbourg. Heinrich Spinner, qui avait appris le français au collège, à Zurich, retrouve d'autres Suisses au centre d'engagement ainsi que des Autrichiens et des Allemands. Bien souvent, ce sont des jeunes gens au chômage. Après huit jours en caserne, le détachement de recrues est dirigé, par chemin de fer, sur Marseille et rejoint le Fort Saint-Jean, le 11 janvier 1864.

Le 16, les futurs légionnaires embarquent pour Oran sur le courrier régulier, effectuent une escale à Valence et touchent la terre d'Afrique, à Mers el-Kébir, le 19 janvier vers 11 heures. Une dizaine de jours plus tard, les légionnaires reçoivent l'ordre de préparer leur paquetage et de se tenir prêts: des rumeurs parlent

d'un départ possible pour le Mexique.

La Dryade emporte 1000 hommes de toutes les armes: zouaves, turcos, gendarmes, artilleurs, chasseurs et légionnaires. Le voyage se déroule parfaitement, la nourriture est excellente et les hommes qui ne sont pas de corvée passent le temps en jouant au loto et aux dés. Après avoir franchi Gibraltar, la frégate se dirige sur les Canaries, où elle aborde huit jours après son départ de Mers el-Kébir. Le ravitaillement s'effectue et c'est le départ pour la Martinique. A Fort-de-France, *La Dryade* relâche une semaine, et cela va permettre à Spinner de visiter quelque peu le pays en compagnie d'un ami suisse.

Nouveau départ et courte escale à Basse-Terre, pour permettre aux gendarmes de débarquer et le voyage se poursuit par Porto Rico, Saint-Domingue, Haïti, le canal du Yucatán, et c'est l'entrée dans le golfe du Mexique. *La Dryade* jette l'ancre à Veracruz à la mi-mai. A terre, Spinner est frappé par le nombre impressionnant de zopilotes perchés sur les toits de la ville. Les nouveaux débarqués passent une nuit assez pénible dans une caserne de la ville et, au matin, ils se rendent à la station de chemin de fer, rencontrant en chemin des troupes égyptiennes que le khédive avait prêtées à son ami Napoléon III.

Transportés par train jusqu'à La Soledad, où ils stationnent deux jours, les légionnaires se mettent en marche pour Córdoba; la route passe par Camerone et la compagnie fait halte et

présente les armes face à l'hacienda dans laquelle le capitaine Danjou et ses hommes se firent massacrer par les troupes du colonel Milan.

Spinner aura plus tard l'occasion de converser avec l'un des rares survivants du massacre, le tambour Lai.

A Paso del Macho, notre Suisse va essayer ses premiers coups de feu de la part des Mexicains à l'occasion d'une corvée d'eau mais, le temps que les légionnaires réagissent, l'ennemi s'était envolé!

Quittant les fameuses Terres Chaudes, la colonne atteint Orizaba, où le climat redevient supportable. C'est dans les murs de cette cité que notre ami Spinner va rencontrer le couple impérial, Maximilien et son épouse Charlotte, qui rallie Mexico en chaise à porteurs.

* * *

Après un mois de janvier assez déprimant à Córdoba, où il joue et perd, semble-t-il, assez d'argent, l'adjudant-major Gabriel de Diesbach-Torny est déplacé à Puebla, où il retrouve le moral. Il lie des contacts avec l'habitant et d'autres camarades officiers. Au mois de mai, il est nommé commandant du poste de Puente Tescmelucan, sur le Rio Frío. Il est obligé de rétablir l'ordre et la discipline dans ce poste avec pas mal de sévérité, mais c'est la seule méthode efficace. De Diesbach est dur et froid, c'est une façade, et il sait parfois se montrer sensible: un jour, son sergent-major, qui est joueur, perd la solde de la compagnie lors

d'une partie. De Diesbach décide de le faire traduire en Conseil de guerre mais, devant les larmes de son subordonné, il renonce et le fait muter dans une autre unité.

Il s'intéresse aussi à la misère du peuple mexicain et plus particulièrement au sort des Indiens, sérieusement démunis. Il soignera des enfants et veillera à ce qu'on les traite de manière juste et humaine. A cette époque, le clergé mexicain exigeait pour ses divers services, tels les mariages, les baptêmes et les enterrements, des sommes que bien souvent les Indiens ne pouvaient verser. Plusieurs fois, de Diesbach compléta de sa poche les sommes demandées et, même, contraignit un curé à prononcer la prière des morts sur la tombe d'une Indienne, dont la fille était trop pauvre pour payer. Ainsi, malgré des dehors secs et sévères, ce Friourgeois, au service de la France dans un pays immense et inconnu, sut s'approcher de la misère du petit peuple.

* * *

Heinrich Spinner, qui stationnait à Orizaba, quitte cette ville avec une colonne qui franchit le col des Cumbres et atteint Puebla le 12 juin 1864. Il est affecté à la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon, en poste au Fort Zarragoza. Cette vie de garnison est pénible et l'on ne badine pas avec la discipline: Spinner assistera à plusieurs exécutions de déserteurs de la Légion, ainsi que de brigands ayant commis des forfaits.

Le 3 octobre 1864, Heinrich Spinner va vivre une aventure peu courante: un soir, alors qu'il est couché et n'arrive pas à trouver le sommeil, il lui semble que sa couche se met à trembler. Dans la pénombre, Spinner croit tout d'abord qu'un camarade lui joue une farce, mais il n'en est rien. Étonné, il se lève et gagne l'extérieur du Fort où il retrouve d'autres légionnaires également surpris par cette étrange vibration. Soudain, une violente secousse se produit, tout le Fort est ébranlé et un gros pan de mur s'abat à l'endroit où Spinner était allongé quelques minutes auparavant. Une seconde, puis une troisième secousse se succèdent. Les hommes sont éberlués par ce phénomène et restent là, sans bouger, comme des somnambules. Au matin, on comptait environ une vingtaine de morts et de nombreux blessés à Puebla.

Au début de ce même mois d'octobre 1864, Gabriel de Diesbach est nommé Commandant supérieur de Tepejy. Il va ensuite repousser plusieurs attaques mexicaines et, lors d'une escarmouche, il est assez sérieusement blessé et doit abandonner ses fonctions. Transporté à l'hôpital de Puebla, il devra attendre le 14 décembre pour en ressortir.

Heinrich Spinner va quitter Puebla le 7 janvier 1865, au sein d'une grosse colonne composée de légionnaires, d'artilleurs et d'un détachement du Génie. Celle-ci doit rejoindre d'autres troupes dans les environs d'Oaxaca, ville tenue par

environ 5000 Juaristes commandés par le général Porfirio Diaz. Ceux-ci avaient truffé les premières habitations de la ville de cloches remplies de pierres, de pièces métalliques et d'explosifs qu'ils avaient loisir de faire sauter au moment choisi.

Le 1^{er} février, le général Bazaine donne l'ordre à son artillerie de commencer le bombardement d'Oaxaca; celui-ci va durer neuf jours. La veille du jour choisi pour l'assaut général, une patrouille de la Légion étrangère va tâter les défenses ennemies; les Mexicains repèrent la petite troupe et mettent à feu quelques-unes de leurs fameuses cloches explosives. Les légionnaires se replient rapidement sous la grêle métallique en emportant leurs blessés. Parmi eux, un Argovien, le légionnaire Leutwyler, grièvement atteint: aveugle, sans nez, sans bouche, il finira ses jours aux Invalides.

L'assaut est donné, mais les Mexicains, démoralisés par l'incessant bombardement français, hissent le drapeau blanc et se rendent pratiquement sans avoir combattu. Parmi les prisonniers, on retrouve quelques déserteurs de la Légion, que le général Bazaine fait fusiller sur l'heure.

La compagnie de Spinner prend ses quartiers en ville et, au bout de huit jours, l'ordre est donné de rejoindre Puebla. Les troupes du général Bazaine reçoivent un accueil triomphal et chaleureux dans les rues de la ville. Ce sera ensuite une période de repos, mais qui sera de courte durée; le 16 mars 1865, Spinner et ses

camarades se mettent en route pour Mexico.

Pendant l'assaut d'Oaxaca, un navire quitte Veracruz pour La Havane. Appuyé au bastingage, Gabriel de Diesbach-Torny regarde s'éloigner la côte mexicaine. Quelles sont ses pensées à ce moment? Nul ne le sait et *Le Tampico* emporte dans son sillage les souvenirs d'un officier suisse de la Légion. Gabriel de Diesbach va ensuite quitter la Légion le 16 janvier 1866. Il décèdera à Paris, au printemps 1890.

Mais les Suisses se succèdent au Mexique. Alors que *Le Tampico* taille sa route vers l'Europe, un Vaudois de 27 ans vient de signer son engagement à la Légion et rejoint Aix-en-Provence. Né à Nyon le 28 septembre 1838, Théodore du Plessis est issu d'une famille comportant de nombreux personnages marquants, notamment Elie du Plessis, ancien général quartier-maître de l'armée française en Hollande, qui vint s'établir dans le Pays de Vaud où il entreprit la construction du canal d'Entreroches destiné à relier le lac de Neuchâtel au lac Léman, puis celle du canal de Nidau. C'est ce même Elie du Plessis qui acheta à Henri de Treytorrens, en 1650, la propriété d'Ependes qui restera propriété de la famille jusqu'au XX^e siècle. Une généalogie de cette grande famille, dont la devise est «En Dieu me rassure», a été élaborée par le professeur Pelet et se trouve aux Archives cantonales vaudoises.

Le père de Théodore, Marc-François du Plessis, est né le 19 janvier 1787. Il

épouse, en 1809, une baronne, M^{lle} Julie Arthémise de Bock, qui décède deux ans plus tard. En 1814, il se remarie avec M^{lle} Angletine Masset qui va lui donner une fille Louise; malheureusement, cette seconde épouse décède également, en 1817. Mais notre du Plessis persévère et épouse en troisièmes nocces M^{lle} Caroline Dutoit dont il aura deux filles, Elise et Emilie, ainsi qu'un fils, Théodore.

Le jeune Théodore va suivre les cours du Collège Galliard, à Lausanne. Il poursuit ses études en entrant à la Faculté libre de théologie. Il sera membre de plusieurs sociétés d'étudiants dont celle de Zofingue. Une fois ses études terminées, Théodore du Plessis quitte Lausanne pour Paris où il trouve un emploi dans une maison d'édition. C'est là qu'en compagnie de quelques amis, il décide de s'engager dans la Légion étrangère dont les exploits de Camerone sont parvenus jusqu'à la capitale française. C'est à bord du transport de troupe *La France* que Théodore du Plessis quitte le continent européen pour un voyage de 28 jours.

Débarqué à Veracruz, le bataillon de renfort se met en marche en direction de La Soledad. Lors d'une patrouille, du Plessis et quelques camarades perdent leur chemin et avisent une misérable Tienda, sorte de débit de boissons; elle est occupée par une quinzaine de Mexicains armés jusqu'aux dents. Les légionnaires entrent et demandent à boire et à manger. Le teneur fait alors mine de ne

pas comprendre et les Mexicains présents se montrent nettement menaçants. Du Plessis et ses compagnons saisissent leurs carabines et en menacèrent l'assistance afin de se faire servir. Le patron s'exécute tant bien que mal pendant que les hommes armés quittent l'auberge. Une fois leur repas terminé, les légionnaires regagnèrent leur unité. Il était difficile de juger si les Mexicains rencontrés à la Tienda étaient des indigènes de l'endroit ou des guérilleros, tout le monde étant armé dans ces contrées. C'est le lendemain que les légionnaires surent à qui ils avaient eu affaire. Le bataillon devait continuer son voyage en chemin de fer. Les hommes montèrent sur des wagons plats tirés par une minuscule locomotive et le convoi s'ébranla sur la voie unique en direction de La Soledad. La locomotive était munie à l'avant d'une mitrailleuse permettant de contrôler les deux côtés de la voie en cas d'embuscade. Tout à coup, des cris s'élèvent à l'avant du train: un énorme convoi arrive à toute vapeur contre le train des légionnaires! La collision paraît imminente, mais soudain une terrible explosion se produit. Le train militaire est comme soulevé et, par chance reste sur les voies. En tremblant, les soldats descendent sur le ballast et contemplent avec effroi les débris épars du convoi qui devait les pulvériser.

Du Plessis apprendra plus tard que c'étaient les hommes rencontrés la veille qui avaient miné la voie et ensuite lancé le convoi de

marchandises contre le train de la Légion. Les deux trains devaient se percuter sur le tronçon miné et seul un retard minime du convoi militaire évita la mort de trois cents légionnaires.

«Les guérilleros avaient cent visages: le brave moine lisant béatement son bréviaire pouvait, une fois derrière vous, vous lâcher un méchant coup de revolver dans le dos, et comment reconnaître un guérillero en ce pauvre paysan indien tirant son mulet sous le soleil. L'ennemi apparaissait soudain de nulle part, frappait et disparaissait, redevenant et disparaissait, redevenant l'honnête laboureur ou le brave boutiquier. Le colonel Dupin avait monté une unité de contre-guérilla, équipée à la mexicaine et employant les mêmes tactiques que l'ennemi. Certains journaux français lui reprochèrent une certaine cruauté, mais la vue de certains soldats français, pendus la tête en bas, au-dessus d'un foyer, le crâne éclaté, peut excuser certains débordements.»⁷

La Légion et l'armée française auront d'ailleurs les mêmes problèmes plus tard, en Indochine et en Algérie.

* * *

Après avoir atteint la capitale, Spinner va gagner San Luis de Potosi où son unité se regroupe et rejoint d'autres troupes qui vont foncer sur Monterrey et Saltillo. La marche est pénible, car le pays est aride et accidenté; les scorpions et les mille-pieds, sorte d'insecte venimeux, foisonnent.

A peine arrivé à San Luis de Potosi, Spinner est atteint

de dysenterie et ne peut continuer la marche vers le nord. Il essaye pourtant de continuer mais, épuisé, il doit renoncer et ses camarades le laissent dans un village nommé San Luis de la Paz, où il est confié à l'alcade (maire). Celui-ci le place chez une matrone où sa maladie s'aggrave, mais il n'y a sur place ni médecin, ni médicaments. Spinner sent sa mort toute proche; il rêve au Pays, il voit les Alpes, les pâturages. Pourtant, la chance ne le laisse pas tomber: une colonne d'artillerie qui passe l'emmène à San Luis de Potosi et il est hospitalisé. Les médecins sont persuadés que Spinner est perdu, mais sa solide constitution lui permet de se rétablir. Encore affaibli, il est versé dans une compagnie de subsistance et admis comme élève-musicien. Parmi ses camarades musiciens, il retrouve un compatriote, nommé Eggis, brave Fribourgeois au cœur d'or, mais pas débrouillard pour un sou, ce qui le rendait très malheureux. Heinrich Spinner va visiter la ville et ses environs; un jour de marché, il découvre avec surprise que les Mexicains sont friands de rats rôtis qui sont vendus à l'étalage.

En octobre 1865, Spinner est libérable. Il gagne Mexico où il touche sa feuille de route et son congé. Le détachement, dont il fait partie pour le voyage, quitte la capitale le 14 décembre. Il doit rejoindre Veracruz, avec des étapes à Puebla, Orizaba et Córdoba. Dans cette dernière ville, Spinner va subir un autre tremblement de terre. Les légionnaires, cantonnés dans un église, devi-

saient tranquillement, lorsque la terre se mit à trembler. En 5 secondes, ils furent tous à l'extérieur du bâtiment; heureusement pour eux, car une deuxième secousse survint et l'église s'écroula à moitié sur les effets des soldats.

C'est le 12 février 1866 que finalement Spinner s'embarque pour l'Europe à bord d'un trois-mâts, *La Meuse*. Le vaisseau relâche à La Havane, puis à Fort-de-France, où les légionnaires sont logés au Fort Desaix, qui recevra plus tard un prisonnier célèbre, le roi du Dahomey, Behanzin, plus connu par les légionnaires sous le sobriquet de «Bec en zinc». (Campagne du Dahomey, 1893-1894.)

Puis c'est la longue traversée de l'Atlantique et l'arrivée à Brest. Le bateau est mis en quarantaine à cause de la fièvre jaune qui sévit au Mexique et, cette formalité accomplie, Heinrich Spinner va se reposer quelque temps à Guim-gamp, en Bretagne. Il gagne ensuite Paris où il se rend chez le Docteur Kern, ambassadeur de Suisse, afin d'être en ordre pour rentrer au Pays. Prenant le train à la Gare de l'Est, il file par Chalon, Nancy, Strasbourg, Mulhouse, Bâle et Zurich pour atteindre Aeugst sur l'Albis où l'attend sa mère, le 13 avril 1866.

Pourtant, le démon de l'aventure le travaille à nouveau. Rentré du Mexique depuis moins d'une année,

⁷ *Souvenirs de mes Campagnes à la Légion Etrangère.* Th. du Plessis. A. Julien, éditeur, Genève. 1923.

Heinrich Spinner décide de reprendre du service et s'engage le 26 janvier 1867 dans le régiment des Chasseurs étrangers (carabinieri esteri) du Vatican. Le commandant de cette unité est le colonel Jeannerat, un Juraissien, et son adjoint, le lieutenant-colonel Castella, de Bulle. Spinner est déçu, les «carabinieri esteri» ne sont qu'une pâle copie de la Légion dont l'activité se résume à de nombreuses parades et services intérieurs, ainsi qu'à rendre les honneurs au Saint-Père, le pape Pie IX. Garibaldi menace la Rome pontificale, et une bataille se livre le 3 novembre 1867 à Mentana, à laquelle participe Heinrich Spinner. Il tiendra ensuite plusieurs garnisons, notamment à Acquapendente, où il contracte la malaria. Un peu déçu, Heinrich Spinner demande son congé définitif à fin mars 1869. Lors de son retour sur Marseille, une dernière aventure lui arrive: son navire est coupé en deux par un vapeur qui sortait du port. En avril 1869, Heinrich Spinner est de retour chez lui. Longtemps encore, il l'avoue lui-même, il se surprend à verser une larme furtive au souvenir de ses camarades de la Légion ou d'ailleurs: compagnons de souffrances mais aussi compagnons de joie.

* * *

Après avoir frôlé la mort lors du transport par chemin de fer, Théodore du Plessis va commencer une longue marche, avec son bataillon. En queue de la colonne, la Légion traîne, enchaînés, des hommes qui doivent

passer en Conseil de guerre dès l'arrivée à Mexico. Certains de ces hommes avaient pris part à une révolte à bord du transport de troupe lors de l'escale de La Havane. La colonne traverse Camerone, lieu de l'héroïque résistance du capitaine Danjou et de ses hommes. Ensuite c'est Paso, Córdoba, Orizaba, puis la traversée des Cumbres, sorte de peti-



Th. du Plessis (âgé, d'après photo)

tes montagnes ressemblant au Jura, et c'est l'arrivée à Mexico. Dans cette ville, du Plessis assistera à plusieurs exécutions capitales. En effet, à cette époque, on ne badinait pas avec la discipline, et les conseils de guerre étaient plutôt expéditifs. Bon nombre de soldats furent fusillés pour désertion, alors qu'épuisés, inconscients, ils tombaient sur les bas-côtés de la route et manquaient à l'appel, à l'étape suivante. Du Plessis en fut très marqué, il en parle d'ailleurs dans ses *Souvenirs*:

«... oui, la discipline est terrible dans la Légion, ou plutôt, elle était terrible mais nécessaire il y a cinquante ans (écrit en 1919), car de nos jours la mentalité de ce

corps d'élite est différente, comme la guerre mondiale l'a bien montré(!). La Légion est maintenant beaucoup plus une famille que de mon temps.

«Non, de mon temps, la Légion ne passait pas pour être une famille; on ne voyait que rarement les officiers. Un grand nombre d'entre eux vivaient loin du corps, même en campagne.»

Théodore du Plessis tiendra plusieurs garnisons: à Puebla, et à San Luis notamment, en janvier 1867. Puis, son bataillon regagne Veracruz où sévit une terrible épidémie de fièvre jaune, à tel point que la garnison, décimée, dut être renouvelée deux fois en trois mois.

Et c'est la longue traversée vers Oran, sur un vieux rafiot, *Le Tarn*, où étaient entassés 1200 légionnaires sur et sous les ponts. La seule distraction du voyage sera une escale de huit jours à Fort-de-France. Après une traversée déprimante, ponctuée de nombreuses cérémonies funèbres où les victimes de la fièvre jaune étaient basculées à la mer, cousues dans du gros drap, Théodore du Plessis débarque enfin à Oran. Il gagne immédiatement l'hôpital car il souffre d'une grave inflammation, et une blessure au pied, mal soignée, s'est rouverte. Sur les 125 hommes que comptait sa compagnie au départ pour le Mexique, ils revinrent 18 et presque tous en mauvais état.

La fin de l'aventure mexicaine

L'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autri-

che, improvisé empereur du Mexique par les Etats européens, avait gagné sa capitale le 12 juin 1864. Il avait amené avec lui une légion de 6000 volontaires belges.

Mais les choses se gâtèrent rapidement. Pendant que les troupes françaises essayaient de consolider le pouvoir du nouvel empereur, Napoléon III, en France, doit faire face à une féroce opposition du corps législatif, notamment de la part de Jules Favre et de Thiers, qui pensaient que l'aventure mexicaine coûtait fort cher à la France et que l'espoir de récupérer les sommes dues par le Mexique aux nationaux français était sans lendemain.

L'empereur du Mexique, qui sentait la France le lâcher, va essayer de monter une armée mexicaine qui lui serait fidèle, mais les caisses du jeune empire sont vides. Il envoie donc son épouse, l'impératrice Charlotte, faire du porte-à-porte dans les cours d'Europe afin d'obtenir des soutiens et des crédits; la pauvre devait y lais-

ser sa raison et ne revint pas au Mexique. Des brouilles survinrent alors entre Maximilien et Bazaine, le commandant en chef des troupes françaises au Mexique. Finalement, Napoléon III fit parvenir à Bazaine la lettre suivante, en janvier 1866:

«Travaillez de tout votre zèle et de toute votre activité à organiser quelque chose de durable. Vous avez, pour accomplir cette tâche difficile, un an ou dix-huit mois. Si, par hasard, l'empereur Maximilien n'avait pas l'énergie voulue pour rester au Mexique après le départ de nos troupes, il faudrait convoquer une «junte», assemblée, faire organiser un gouvernement et amener, par votre influence, le choix d'un président de la République dont les pouvoirs devraient durer 6 à 10 ans. Ce gouvernement devrait naturellement s'engager à payer la plupart de nos créances sur le Mexique. Il est clair qu'il ne faudra recourir à cette combinaison qu'à la dernière extrémité, car mon plus vif désir est que l'empereur Maximilien puisse se soutenir.»

En clair, Maximilien est virtuellement placé sous la tutelle de Bazaine. L'empereur du Mexique refuse; alors, Bazaine fait retirer progressivement ses troupes et les Juaristes occupent au fur et à mesure le terrain abandonné. Maximilien est pratiquement seul. On songe, éventuellement, à lui laisser la Légion étrangère, mais l'empereur ne pourrait pas en assumer l'entretien et le rapatriement de celle-ci se poursuit. Le 28 janvier 1867, Maximilien rompt toutes relations avec les Français et refuse de quitter le Mexique avec les derniers bataillons français qui embarquent avec Bazaine, le 11 mars 1867, à Veracruz.

L'empereur du Mexique va rassembler ses partisans à Queretaro où il tente de s'opposer à Juarez, mais en vain. Capturé, il sera traduit devant un Conseil de guerre qui le condamne à mort. Il sera fusillé, dans cette même ville, le 19 juin 1867.

V. Q.

Sources

Camerone. Pierre Sergent. Fayard. 1980.

Livre d'Or de la Légion Etrangère. (1831-1976) J. Brunon, G.-R. Manue, P. Carles. Charles-Lavauzelles. Paris-Limoges.

Histoire de la Légion Etrangère. G. Blond. Librairie Plon. 1981.

Revue historique des Armées. Numéro spécial 1981.

Johann Edouard Trog, d'Oltén, Commandant de régiment à la Légion Etrangère française. Par A. Merz, traduit par J.-R. Bory. Revue Versailles.

Les souvenirs d'un vieux soldat. H. Spinner. Imprimerie Messeiller. 1906. Neuchâtel.

Souvenirs de mes campagnes à la Légion Etrangère. Th. du Plessis. A. Julien. 1923. Genève.

Archives cantonales vaudoises.

Archives cantonales fribourgeoises.

Archives municipales de Morges.

Archives municipales de Nyon.

Monsieur René du Plessis, Consul général de Suisse à Marseille.